

Vincent **HUIDOBRO**

FINIS BRITANNIA

Une redoutable Société Secrète
s'est dressée contre l'Impérialisme Anglais



Éditions "Fiat Lux"
LIBRAIRIE JEAN BUDRY & C^{ie}
3, rue du Cherche-Midi
PARIS

—
1923

Librairie Française

Huérfanos—Edificio
Casa Francesa

CASILLA 43 D

SANTIAGO

FINIS BRITANNIÆ

QUELQUES LIVRES DU MÊME AUTEUR

HORIZON CARRÉ	Poèmes 1917 (épuisé).
POÈMES ARTICOS	Poèmes 1918 (épuisé).
ECUATORIAL	Poème 1918 (épuisé).
TOUR EIFFEL	Poème 1918 (épuisé).
HALLALI	Poème de la Guerre 1918 (épuisé).
SAISONS CHOISIES.	Poèmes 1921.

A paraître :

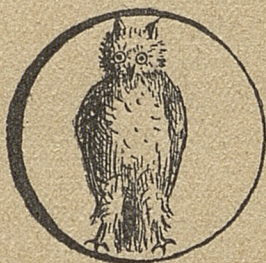
LE RING SENTIMENTAL.	Critique.
POSEIDON.	Roman.

Vincent HUIDOBRO

26522

FINIS BRITANNIA

Une redoutable Société Secrète
s'est dressée contre l'Impérialisme Anglais



Éditions "Fiat Lux"
LIBRAIRIE JEAN BUDRY & C^{ie}
3, rue du Cherche-Midi
PARIS

1923

*Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.*

*Copyright by Vincent Huidobro,
Paris, 41, rue Victor-Massé.*

NOTE DES ÉDITEURS

A toutes les époques, les poètes se sont mêlés aux grands événements de l'humanité.

Nous avons vu hier le cas de Gabriel d'Annunzio, en Italie. Nous sommes heureux de présenter aujourd'hui au public ce livre de Vincent Huidobro, un poète qui se détache au premier rang parmi les initiateurs de la poésie d'avant-garde en France et qui, lui aussi, vient livrer la bataille de la Justice et de la Liberté.

A BERNARD SHAW

et

G. K. CHESTERTON

Parce que dans le fond de votre âme, vous n'ignorez pas de quel côté est le droit et vous savez très bien que l'heure de la justice approche.

Parce que vous êtes des hommes assez libérés d'esprit pour comprendre....

V. H.

Pourquoi me tuez-vous?
Et quoi! ne demeurez-vous
pas de l'autre côté de l'eau?
Mon ami, si vous demeuriez
de ce côté, je serais un
assassin, et il serait injuste
de vous tuer de la sorte;
mais, puisque vous demeurez
de l'autre côté, je suis
un brave, et cela est juste.

PASCAL.

FINIS BRITANNIÆ

Victor Haldan a, pour ses amis, quelque chose comme une auréole de prophète; il est l'âme de la rébellion contre l'Angleterre et, quand il parcourt les grandes villes de l'empire britannique en exhortant les multitudes à secouer le joug de l'esclavage, l'île du Nord tremble à l'écho de sa voix.

Il avait créé une société secrète pour délivrer les colonies de la domination de la métropole: la Société Alpha, qui a des ramifications dans toutes les colonies anglaises et des prosélytes dans tous les pays du monde. Ces prosélytes s'appellent les Chevaliers de la Liberté; ils tiennent périodiquement des réunions secrètes dans une des grandes villes de l'empire britannique qui est, chaque fois, celle qui, d'après les circonstances et l'actualité, paraît le plus à propos.

Irlandais, Egyptiens, Hindous, Cana-

diens, Turcs, Australiens et Sud-Africains unissent là leur parole fervente et pleine d'espoir à celles des autres adeptes venus de toutes les nations, guidés par un égal amour de la justice.

Dans ces réunions, on trace les plans de l'indépendance et l'on étudie consciencieusement les moyens de porter le grand coup décisif et infaillible.

Victor Haldan est vénéré de tous les Chevaliers de la Liberté et reconnu par eux comme leur chef. Ils ont en lui une confiance aveugle ; son éloquence et son enthousiasme exaltent les cœurs jusqu'au paroxysme.

Comme il l'avait dit lui-même très souvent, ce n'était pas la haine contre l'Angleterre qui le faisait agir, mais l'amour de la justice. C'était l'amour et non la haine qui le poussait à l'action. Ce qui lui répugnait, ce n'était pas que l'Angleterre allât civiliser d'autres pays, mais les procédés dont elle usait pour s'emparer de toutes les terres dignes de son ambition, cette hypocrisie et ce mensonge de civilisation qui ne servaient qu'à cacher des plans d'impérialisme et une faim insatiable de l'or.

Pourquoi l'Angleterre n'avait-elle jamais envoyé ses civilisateurs dans des régions sans richesse ou qui ne constituaient pas un point stratégique pour ses combinaisons guerrières ? C'est alors qu'on aurait pu croire à la mission d'apostolat civilisateur des Anglais et à leur désintéressement. Mais cette preuve, ils ne l'avaient pas faite.

L'écrivain anglais Harisson, son ami d'enfance, lui avait dit plusieurs fois et avait même eu l'audace d'écrire que l'Angleterre s'était emparée de l'Inde parce que ce pays contenait de grandes richesses que ses habitants ne savaient exploiter ni faire valoir aux yeux des étrangers.

« C'est, disait Victor Haldan, exactement comme si je voulais le collier de perles d'une grande duchesse russe sous prétexte qu'elle ne sait pas le porter et qu'il ferait mieux sur la poitrine de ma femme. » Qu'on apprenne à ces Hindous à travailler leurs richesses, mais qu'on leur laisse la liberté.

Harisson soutenait que Victor Haldan agissait sous l'impulsion d'une force ancestrale, d'un esprit de vengeance hérité de ces aïeux espagnols, qui croyaient que

l'Angleterre avait organisé l'indépendance des colonies espagnoles, force ancestrale vivifiée par une grand'mère irlandaise, rebelle et orgueilleuse jusqu'à la mort.

Y avait-il quelque part de vérité dans cette supposition ? Victor Haldan lui-même se l'était demandé plusieurs fois. Dans ses études sur les sociétés secrètes d'Angleterre et d'Amérique, il avait trouvé des documents qui prouvaient clairement que l'Angleterre avait constitué une véritable loge maçonnique pour organiser le soulèvement de l'Amérique espagnole contre la mère patrie, dont elle jalousait la puissance.

Mais non, la vérité est qu'il ne nourrissait pas de tels sentiments. A vrai dire, il avait appris quelque chose dans ces documents : ce n'était pas l'esprit de vengeance que lui attribuaient ses ennemis, mais bien la manière d'organiser la révolte des pays esclaves et de faire valoir les droits à la liberté, tels qu'ils y étaient exposés, pour réveiller les vieilles provinces espagnoles et leur rendre la pleine conscience de soi-même.

Ce mensonge anglais devenait une vérité sur ses lèvres. Ces droits contre l'escla-

vage, que les Anglais enseignaient aux Espagnols et qui n'étaient qu'un prétexte pour les faire changer de maîtres, il les enseignerait, lui, aux esclaves de l'Angleterre pour les délivrer de toutes chaînes. Telle était la différence. L'un proclamait la liberté par amour de la liberté même, tandis que les autres proclamaient la liberté dans le but égoïste de subjuguer ceux qu'ils délivreraient.

« L'Angleterre a dévoré l'Espagne », a écrit Victor Hugo ; mais ces mots n'étaient pour rien dans sa haine contre l'Anglais qui n'était pas une haine contre un pays, ni contre une race, mais une haine contre une idée : la domination par la force.

Que lui importait que l'Angleterre eût dévoré l'Espagne ? Au contraire, il trouvait juste que les colonies espagnoles eussent conquis leur indépendance, et s'il avait vécu à cette époque, il aurait consacré toute son énergie à cette œuvre de libération. D'autre part, il était, dans ces questions, profondément internationaliste, et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes était pour lui un principe sacré, indiscutable. A l'âge de quinze ans, il avait écrit : « J'aime par-dessus tout le bruit des

chaînes qui se brisent. » Il n'y avait pas à chercher d'autre cause de sa manière d'agir et de l'enthousiasme qu'il déployait dans son labeur pour la délivrance. C'était, en lui, une question organique, la réaction naturelle de sa personne en face du monde où il vivait.

Sans doute, il n'avait jamais pu oublier les phrases de Victor Hugo sur l'absorption anglaise du monde espagnol, mais pour d'autres raisons, et surtout parce qu'elles montrent comment tombe un empire :

« Quant à l'Espagne, dit Victor Hugo, les dislocations de l'empire romain et de l'empire carlovingien peuvent seules donner une idée de ce démembrement prodigieux. Sans compter le Milanais que l'Autriche a pris ; sans compter le Roussillon, la Franche-Comté, les Ardennes, le Cambrésis et l'Artois qui ont fait retour à la France, des morceaux de l'antique monarchie espagnole il s'est formé en Europe, et encore laissons-nous en dehors le royaume d'Espagne proprement dit, quatre royaumes : le Portugal, la Sardaigne, les Deux-Siciles, la Belgique ; en Asie, une vice-royauté, l'Inde, égale à un empire ; et en Amérique neuf républiques :

le Mexique, le Guatémala, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, l'Uruguay, la Plata et le Chili. Soit par influence, soit par souveraineté directe, la Grande-Bretagne possède aujourd'hui la plus grande partie de cet énorme héritage. Elle a à peu près toutes les îles qu'avait l'Espagne et qui, presque littéralement, étaient innombrables. Elle a dévoré l'Espagne, de même que l'Espagne avait dévoré le Portugal. Aujourd'hui, en parcourant du regard les domaines britanniques, on ne voit que noms portugais et castillans : Gibraltar, Sierra Leone, La Ascencion, Fernando-Po, les Mascarenas, Cabo Delgado, el Cabo Guardafin, la Barbada, la Trinidad, Tabago, Santa Margarita, la Granada, San Cristoforo, Antigoa. Partout l'Espagne est visible, partout l'Espagne reparait. Même sous la pression de l'Angleterre, les fragments de l'empire de Charles-Quint n'ont pas encore perdu leur forme ; et qu'on nous passe cette comparaison qui rend notre pensée, on reconnaît toute la monarchie espagnole dans les possessions de la Grande-Bretagne, comme on retrouve un jaguar à demi-digéré dans le ventre d'un boa. »

Ces phrases du poète français, citées par Victor Haldan en un de ses pamphlets contre l'Angleterre, lui avaient valu l'accusation, dont nous avons parlé, de n'agir que pour satisfaire une vengeance ancestrale.

C'était un malentendu bien banal, car il ne se souvenait même pas de ses aïeux espagnols et il aurait été le premier à applaudir l'Angleterre d'avoir prêté son appui au soulèvement de ces colonies si elle ne s'était emparée, ultérieurement, de presque toutes.

Mais ce n'étaient pas ces attaques, ni les calomnies qu'on lançait journellement contre lui qui auraient pu l'arrêter dans sa grande Croisade. La nouvelle Croisade, pour laquelle les Chevaliers de la Liberté étaient partis vers les cinq points du globe, ne pouvait se terminer que par le triomphe complet ou se poursuivre jusqu'à l'anéantissement de toutes les volontés libres de la terre.

Sur l'insigne qui les distinguait et par quoi ils se reconnaissent n'importe où, et que les nouveaux croisés portaient au revers du veston, Victor Haldan avait écrit cette phrase : « Nous donnons la vie à la mort pour que la mort donne la vie. »

Il était absurde de chercher dans l'esprit de cet homme un mobile qui eût de basses passions pour origine. Rien ne l'avait plus indigné que l'étude profonde de l'histoire de l'Angleterre. Sans aucun doute, les légendes, que sa grand'mère irlandaise lui avait contées dans son enfance, avaient ouvert son âme à un idéal de justice. Toutes ces légendes d'une terre captive, ces légendes pleines de sang, de douleur et d'espérance en une aurore prochaine de liberté, l'avaient fait verser de ces larmes qui trempent le cœur et créent un idéal, mais c'était surtout l'étude documentée des crimes hypocrites de l'Angleterre qui avait été le premier facteur de son élan antibritannique.

Victor Haldan était un idéaliste extrême, c'était une foi désespérée dans le triomphe du droit sur la force; en lui, s'incarnait le délire de la liberté. Un de ses amis avait écrit de lui : « Nulle force humaine ne pourra jamais dominer ce volcan en marche. »

Cette après-midi, Victor Haldan et Miss Mackenzie, une belle Irlandaise qui avait pour lui une espèce d'adoration mystique, avaient pris place dans un compartiment de l'Orient-Express. Ils allaient de Paris à Constantinople où devait avoir lieu, dans cinq jours, une Assemblée générale de la Société Alpha. D'autres membres de cette Société secrète voyageaient dans le même train, mais les Chevaliers de la Liberté faisaient comme s'ils ne se connaissaient pas, et ils ne s'adressaient même pas la parole quand ils voyageaient ensemble, car ils se savaient surveillés par les agents de la police anglaise, et il fallait éviter de donner prise au moindre soupçon.

Victor Haldan était plongé dans ses réflexions devant le paysage crépusculaire; soudain, relevant la tête, il s'écria :

— Il importe de frapper le coup d'une manière décisive, afin que, cette fois, on n'aboutisse pas à un échec. Si toutes les

Colonies se soulevaient automatiquement le même jour, au même instant, l'Angleterre serait perdue. Il n'y a pas d'autre moyen. Avec des soulèvements dispersés et sans un commun accord de tous, on n'arrivera à rien.

— Mais ces Australiens, interrompit Miss Mackenzie, ces Australiens ! Voilà le point noir. Ils sont trop niais encore et je ne crois pas qu'ils aient le véritable enthousiasme nécessaire pour le triomphe. Il y a encore, parmi eux, beaucoup d'imbéciles qui considèrent comme un honneur d'être une colonie anglaise.

— Nous allons étudier tout cela dans la grande Assemblée.

— Les Turcs, eux, me paraissent des hommes sûrs ; les Egyptiens aussi ; les récentes questions d'Orient auront une grande influence et feront pencher la balance dans le sens de la révolte générale.

— C'est précisément pour cela que, dans notre dernière réunion, à New-York, j'ai soutenu que notre prochaine grande Assemblée devait se réunir à Constantinople qui est le centre du monde musulman, où se trouve le plus grand nombre

d'hommes opposés à l'impérialisme anglais.

— Enfin, le tigre est déjà blessé, il porte un dard cloué au flanc.

Le train poursuivant sa marche, impassible, comme une longue ficelle cousant les montagnes, les vallons et les forêts. Nul n'aurait dit que ce train emportait le destin d'un immense empire. Accrochée au dernier wagon, l'Angleterre allait à l'abîme sans le savoir.

Le visage pensif de Victor Haldan s'illuminait de temps à autre comme si une lampe intérieure se fût allumée dans son cerveau et eût rendu sa figure transparente.

— Vous rappelez-vous, miss Mackensie, que j'ai prévu la grande guerre, que je l'ai annoncée dans un de mes livres trois ans avant qu'elle n'éclatât, et que j'ai donné la date ou, tout au moins, l'année exacte de sa déclaration ?

— Oui, et c'est à cela que vous devez votre réputation d'être un peu prophète, mais vous la devez plus encore au ton de vos discours et de vos livres.

— Et, cependant, je ne déteste rien plus que ce ton d'enthousiasme lyrique si nécessaire pour enflammer des peuples.

— Tous les Anglais intelligents pensent que...

— Pardon, un Anglais intelligent ne pense jamais.

— Savez-vous, ma chère amie, que j'ai eu, il y a deux nuits, un autre rêve que je crois prophétique, que je désire follement qu'il le soit? Oh! c'est le plus beau rêve de ma vie.

— Vous croyez aux rêves?

— Je ne crois pas aux rêves, je crois à mon rêve. Je crois en un rêve qui est le résultat d'une longue aspiration, comme la synthèse d'un travail et d'une espérance qui prend corps. Figurez-vous que mon rêve fut d'une netteté telle que toute ma vie passée défila devant moi, comme si je l'eusse vécue de nouveau. Je me voyais à l'époque de mes premiers travaux, là-bas en Irlande, pour organiser secrètement notre Société Alpha. Que de batailles à livrer, que de scepticismes à ébranler, que de froideurs à réchauffer! Un de mes amis emprisonné et pendu dans les trois jours. Puis, je partis pour le Canada. Là, encore plus de difficultés, mais, enfin, le triomphe : la secte était constituée et en bonnes mains. Du Canada

à l'Inde, l'enthousiasme pour cet unique idéal de liberté me rendait infatigable. Je parcourus l'Inde entière et, dans les deux centres principaux, Calcutta et Bombay, nous parvenons, en échappant à mille périls, à recruter un grand nombre d'adeptes.

« L'Égypte, la Turquie, l'Arabie, le Sud-Afrique, l'Australie, toutes les colonies de l'empire anglais défilèrent encore une fois dans mon rêve; je recommençai à vivre toutes les angoisses, tous les délires de ces années, je me remis à parcourir ces pays si chers, comme un Don Quichotte absurde d'idéalisme. Partout, après des aventures et des péripéties inénarrables, la Société Alpha était constituée, et, avec l'encouragement que donnait l'orgueil du labeur réalisé, je suivais un chemin qui conduisait tantôt au Sphinx et tantôt au Calvaire.

« Quelques millionnaires américains, grands idéalistes et peut-être aussi rêveurs de justice comme nous, nous envoyaient de l'argent et tout l'appui matériel nécessaire. Quelques grands magnats de l'Inde, de la Perse, de l'Indo-Chine, nous venaient en aide de la même manière. Sans eux,

nous n'existerions peut-être plus aujourd'hui.

« En rêve, je baisais les mains de nos bienfaiteurs et ils souriaient, et il y avait dans leur sourire autant de foi en le triomphe qu'il y en avait dans nos cœurs.

« A la fin du rêve, je me demandais avec un grand cri : Quand donc viendra le jour de la liberté ? Quand commencera la catastrophe de la Grande-Bretagne ? Tous les empires de l'Histoire se sont écroulés, l'Angleterre ne peut être une exception à cette loi historique. Quand donc, ô mon Dieu ! tous ces millions d'esclaves briseront-ils leurs chaînes et quand verrons-nous l'île fatidique engloutie sous les ondes ? »

« Soudain, mettant un terme à cette série de questions que mon obsession se complaisait à poursuivre à l'Infini, je vis apparaître une main blanche sur un fond noir comme un grand rideau, et un doigt qui écrivait lentement. Je vis apparaître le chiffre 1, chiffre lumineux ou, plus exactement, phosphorescent. Ensuite, le doigt écrivit le chiffre 9, puis apparut le chiffre 2. Le doigt sembla hésiter un

instant; enfin, il se mit à dessiner avec lenteur le chiffre 9.

1929

« Voilà la grande date! Un cri jaillit de ma poitrine comme une fusée, et j'entendis comme un hymne immense, comme un hosannah qui s'élevait des quatre points cardinaux et montait dans l'espace.

« J'eus l'impression que sous mes pieds la terre tournait plus librement et comme allégée d'un poids énorme.

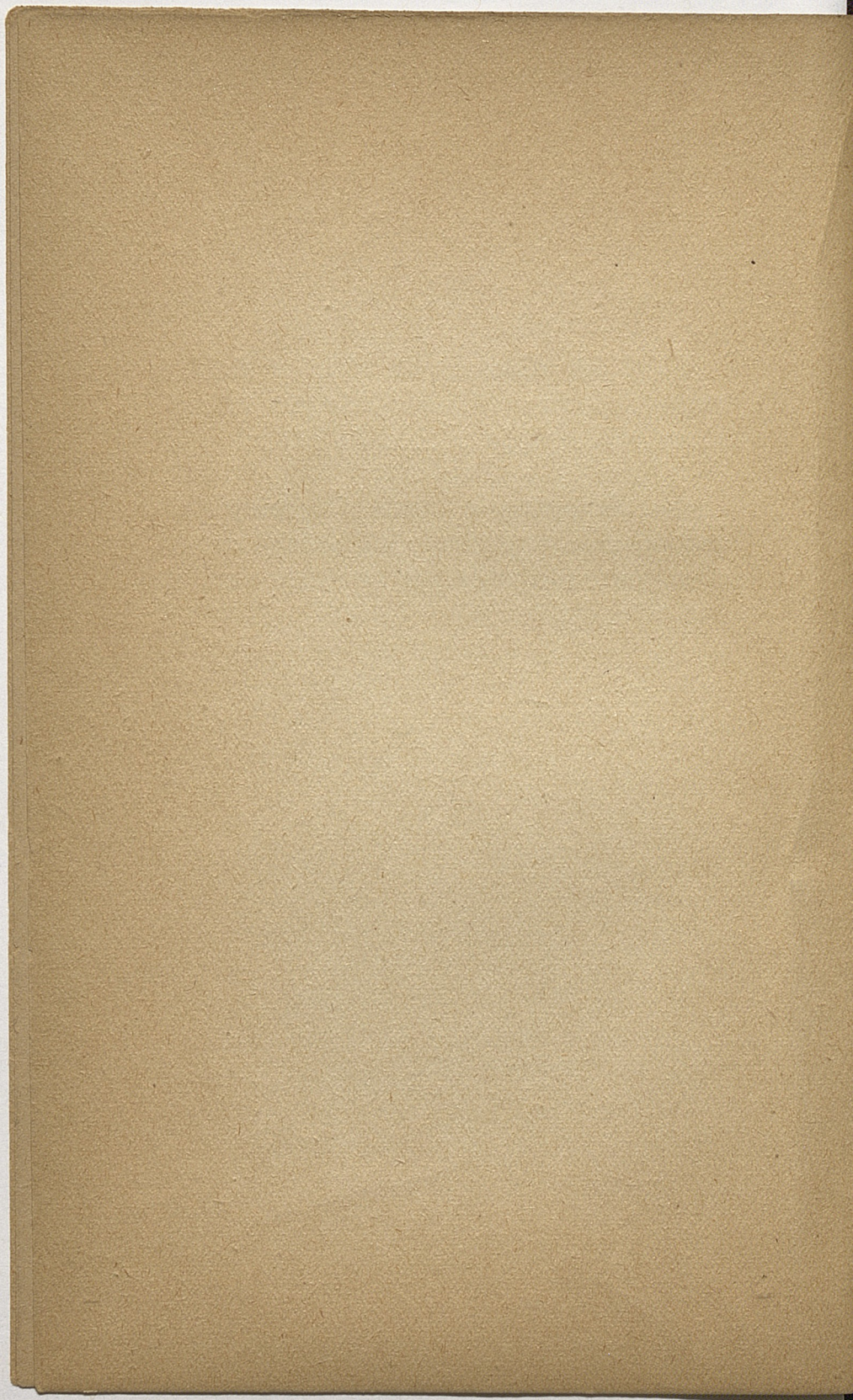
« A ce moment, je m'éveillais. Mes yeux étaient noyés de larmes, et il me sembla que je voyais encore sur le mur, en chiffres énormes, cette date :

1929

Voici les discours de Victor Haldan
prononcés dans l'Assemblée générale de
Constantinople le de 1922.

« Je n'expose pas ici une simple opinion
personnelle, je raconte fidèlement ce que
mes yeux ont vu et ce que mes oreilles
ont entendu. »





DISCOURS AUX IRLANDAIS

A la mémoire de Mac-Swiney, Maire de Cork, mort de faim pour ne pas se soumettre aux lois des usurpateurs de sa terre. Il n'a pas été le héros d'un moment qui s'élançe à l'assaut avec la raison troublée par le feu du combat, ni avec l'espoir du triomphe à la pointe de l'épée. Il fut le héros sans défaillance de soixante jours passés, les yeux ouverts et la raison claire, face à face avec la froide angoisse des minutes qui distillent la mort lentement.

Il fut le héros sans espérance

Tourné vers l'Irlande, Victor Haldan dit :

L'Irlande vaincra parce qu'elle a la volonté de vaincre.

L'Irlande vaincra parce qu'elle possède une force unique, incalculable et inconnue encore dans toute son amplitude : l'Irlandais.

En outre, parce qu'elle a pour elle le droit et la justice.

L'Angleterre ne pourra jamais se prévaloir d'aucune raison pour justifier son invasion de l'Irlande, ni ses crimes, ni le sang répandu dans l'île des martyrs pour la soumettre à son égoïste ambition.

Il n'y avait pas de raisons de race, puisque la race était différente. Il n'y avait pas de raisons de culture, puisque la culture était autre ; il n'y avait pas de raisons de civilisation, puisque la civilisation n'était pas la même et que celle de l'Irlande était beaucoup plus ancienne, comme sa culture et sa race étaient supérieures à la race et à la culture anglaises.

On ne peut invoquer non plus un voisinage dangereux en cas de futurs conflits. La Belgique et la Suisse sont beaucoup plus près de la France que l'Irlande ne l'est de l'Angleterre, et pourtant la France ne se sent pas dans l'obligation d'envahir ces deux pays.

Il n'y a pas d'excuse possible à cette invasion occasionnée seulement par un esprit d'impérialisme et de piraterie.

Jamais l'histoire n'a vu un spectacle plus sanguinaire et plus froidement cruel que celui de l'Angleterre subjuguant l'Irlande.

Un crime sans nécessité, car l'Irlande était un peuple passif et désarmé, un peuple de poètes et de savants, adonné seulement à l'étude, au développement intellectuel, sans la moindre idée belliqueuse contre ses voisins, un peuple qui n'avait jamais constitué le moindre péril pour la perfide Angleterre et que, seul, l'aveuglement de celle-ci a éveillé pour la vengeance et lui a mis en main la dague qui, un jour, s'enfoncera dans sa gorge.

L'île des saints et des savants, *Insula sanctorum et doctorum*, comme on appelait cette vieille Irlande, n'avait jamais

songé à organiser sa défense contre une invasion possible.

Avant tout autre pays d'Europe, l'Irlande, à la fin du quatrième siècle de notre ère, s'était dotée d'une constitution avec une base politique, sociale et économique; elle avait essayé de résoudre des problèmes qui, aujourd'hui encore, préoccupent toutes les nations, comme la lutte des démocraties contre les aristocraties.

Ses rois convoquaient des assemblées pour l'étude des problèmes nationaux, et, autour des rois, les jurisconsultes et les savants tâchaient d'unifier et de codifier les lois.

Les poètes se réunissaient aussi en Assemblée où ils discutaient sur de vastes problèmes d'esthétique et sur la technique compliquée et précise de leur art.

Les poètes, les savants, les érudits étaient les hommes préférés et les plus estimés de ce peuple supérieur, et leur entretien était orgueilleusement payé par l'argent de la nation. L'Irlande avait alors des écoles parfaites où accouraient des étudiants de toute l'Europe qui y recevaient gratuitement une éducation complète.

Quel pays est parvenu, aujourd'hui, à

un tel degré de perfectionnement désintéressé et d'amour de la culture ?

En ce sombre v^e siècle, quand les barbares envahissaient l'Europe, semant la panique et la destruction partout où ils passaient, presque tous les hommes de science et les érudits du continent se réfugiaient en Irlande. L'Ile admirable leur donna une magnifique hospitalité ; elle fut la dépositaire et la sauvegarde de toute la civilisation européenne. C'est là que se réunirent avec leurs livres tous les savants de l'époque, et l'Irlande devint le grand centre du travail intellectuel du monde.

Ainsi donc, au v^e siècle, l'Irlande sauva la fleur de la culture occidentale, et, une fois les barbares expulsés d'Europe ou assimilés à sa civilisation, à la fin du vi^e siècle, les savants irlandais retournèrent dans les pays dévastés.

La culture irlandaise fonda des écoles en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, jusqu'en Egypte et en Syrie ; les écoles fondées en France par Charlemagne étaient dirigées par des Irlandais.

Ainsi, le Concile de Constance, en 1416, proclama-t-il, à la face du monde, sa recon-

naissance envers l'Irlande en la plaçant comme un des quatre centres de culture de l'univers après Rome et Byzance et avant l'Espagne.

Et quelle nation, aujourd'hui, sauvera cette Irlande qui, hier, sauva l'Europe? Quelle nation tendra sa main à la victime abattue devant l'implacable envahisseur?

Un si grand honneur sera pour nous. C'est nous, les Chevaliers de la Liberté, qui, partant de toutes les nations de la terre, entreprendrons la nouvelle Croisade qui paiera la dette du monde à ses sauveurs d'hier.

Irlandais, courage et espérance ! Au nom de toutes vos victimes que l'humanité n'a pas oubliées, au nom de toutes vos révoltes et de tout le sang versé depuis le temps que vous êtes iniquement dévastés et opprimés, au nom de tous vos martyrs depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'à nos jours, au nom de ce Pheline O'Neil de 1641, de ce Garfield de 1691, des Irlandais Unis de 1782, d'Emmet en 1803, de la jeune Irlande de 1848, des fenians de 1867, au nom de Hugues-le-Rouge, de Garfield et de Wolfe Tone, au nom de Pearse, de Mac Donagh, de Casement, de Mac Swiney et de Valera,

au nom de cette synthèse de l'âme héroïque irlandaise qu'est votre Sinn Fein, nous vous crions: « Courage et espérance! » Un dernier effort, un dernier sursaut et le moment sera venu de votre délivrance.

Vous avez été victimes de l'agression la plus abominable et la plus injustifiée que rappelle l'Histoire.

Et vous venez, cheminant du fond des siècles, avec les bras tendus, vers une aurore qui tarde tant à arriver, avec vos yeux millénaires ouverts, anxieux et pleins de foi, scrutant l'horizon, sûrs du triomphe, avec une force d'illusion en la justice qui vaincra demain, sans une seule défaillance dans votre cœur fait d'héroïsme et de loyauté. Nés pour la gloire, vous agonisez sur le calvaire.

Dans le livre humain, les pages de votre histoire sont comme un chant qui monte à l'ouïe en une sourde rumeur d'angoisse.

L'Angleterre mit le pied sur votre île contre toute raison, contre tout droit, obéissant uniquement aux desseins d'une caste militaire. Alors commence la lutte sans pitié entre une vieille civilisation,

basée sur la prépondérance intellectuelle et sur les lois morales d'un peuple et une autre civilisation étrangère, basée sur le développement des organismes guerriers, élaborée par des pirates habiles seulement dans l'art du pillage et du vandalisme, la lutte féroce entre une race de constructeurs et une race de destructeurs, la lutte d'une culture contre un militarisme.

Décrivant cette lutte séculaire, un Anglais, Chesterton, dit : « La torture sortit des cryptes de l'Inquisition et se montra au plein soleil des rues et des champs. L'enlèvement devint un mode de gouvernement. Le viol des vierges devint un ordre permanent de police. Marquée encore du même terrible symbolisme, l'œuvre du Gouvernement anglais et des colons anglais sembla se résoudre en atrocités bestiales contre les femmes et les filles d'une race, distinguée par une pureté rare et détachée et une religion qui fait de l'innocence la mère de Dieu. Dans ses aspects corporels, cela devient comme une guerre de démons contre des anges ; on eût dit que l'Angleterre ne pouvait produire que des bourreaux, l'Irlande rien que des martyrs. »

Mais vous savez bien, Irlandais, que chaque martyr donne de nouvelles énergies et que, comme aux origines du Christianisme, chaque goutte de sang fera naître cent volontés nouvelles.

Et ainsi vous allez, souriants, par le chemin des prisons, sûrs du devoir accompli et de la force de l'exemple et de la douleur.

L'Angleterre a commis, au sujet de l'Irlande, une grave erreur de calcul, et c'est cette erreur qui la perdra parce qu'aujourd'hui l'accumulation de crimes et d'offenses est si grande qu'il n'est plus possible de retourner en arrière, ni de faire oublier ces heures de douleur surhumaine, ni d'effacer tant de sang de la terre. La mer d'Irlande, la plus petite de toutes les mers, est aujourd'hui la plus insondable des mers du globe.

Préparez-vous donc, fils d'Irlande ! L'effort individuel est inefficace ; unissez-vous à tous les autres pays qui souffrent du même esclavage et aspirent comme vous à la même délivrance. Préparez, dès maintenant, d'un commun accord, le grand jour où tous unis vous vous présenterez pour recouvrer votre dette devant l'île

déjà tremblante et dont les jours sont comptés.

En avant ! marchons tous unis par la chaîne électrisée d'un même idéal et le triomphe sera certain.

PROCLAMATION AUX HINDOUS

A Gandhi qui a opposé à l'envahisseur la simple force de la non-coopération, le calme en face de la fureur, en face des assauts de la mer et des vents, la montagne du silence. A cet homme qui est l'âme de l'Inde méditative et triste.

A Gandhi, le roc de la sérénité.

Et, tourné vers l'Inde, Victor Haldan s'écria :

L'Inde vaincra parce qu'elle a la volonté de vaincre.

Parce que vous autres, Hindous, vous n'oublierez jamais la cruauté épique avec laquelle furent martyrisés vos frères les Cipayes, en 1857, pour le seul délit de vouloir leur terre délivrée de l'envahisseur.

Vous n'oublierez jamais les noms de ces trois bourreaux, Sir John Lawrence, Sir Robert Montgomery et le colonel Nicholson, qui fusillèrent par milliers vos compatriotes mécontents de leur sort, pendant que d'autres étaient pendus, noyés par centaines, enterrés vivants et même liés à la bouche des canons pour que leurs corps réduits en morceaux sautassent en l'air et semassent dans le monde la terreur anglaise et servissent d'exemple et de menace à tous les peuples qui, comme le vôtre, ne pourraient se résigner à l'esclavage.

Vous n'oublierez jamais, vous, tous ces crimes ni les horribles représailles de Colin Campbell et du général James Outvain. Vous vous souviendrez toujours de ces journées d'horreur ; vous vous rappellerez que lorsque ces gouverneurs présentèrent à Britannia le plateau ensanglanté de vos dépouilles, elle ne fit pas même le geste de le repousser ; elle ne détourna pas les yeux comme l'avait fait César en voyant la tête coupée de son rival.

Tout le sang répandu de vos frères formera demain la magnifique aurore de votre liberté.

Maintenant vous en avez assez supporté. Ce doux stoïcisme qui vous est si particulier, il est temps de le convertir en un cri de vengeance.

Arrière l'envahisseur !

Arrière la soldatesque qui vint vous civiliser avec la pointe de l'épée et le feu du canon, comme si vous n'aviez pas existé des centaines d'années avant eux et sans avoir besoin d'eux. Dites-leur que lorsque leur civilisation aura produit les œuvres maîtresses que produisit la vôtre, œuvres qui sont l'honneur de la pensée humaine, dites-leur que lorsqu'ils auront

produit un Ramayana et un Mahabarata, lorsqu'ils auront chanté le mystère du monde comme jamais voix humaine ne l'a chanté, alors ils pourront revenir dans votre pays et vous pourrez discuter avec eux.

Ils ne recherchaient que vos richesses naturelles; ils vinrent vous réduire à l'esclavage, ils convertirent votre terre en une réserve d'hommes pour envoyer vos frères enchaînés travailler les plantations de la Guyane et du Natal et pour se servir de vous dans les régions malsaines et dans les travaux mortels du chemin de fer de l'Ouganda.

Ils ne se contentaient pas de vous voler votre or, votre soie et tous les trésors de votre sol, ils vous volaient aussi la vie.

Mais si vous avez appris quelque chose dans le malheur, vous saurez vous délivrer et châtier le despotisme rapace d'un maître intolérable.

Devant un pareil ennemi, l'attitude réservée et l'hostilité sereine de Gandhi ne suffisent pas. L'Anglais ne comprend pas cette dignité d'héroïsme.

Assez de rêves! Il faut agir, et agir énergiquement, traquer le tigre jusqu'à ce

qu'il tombe sans vie à vos pieds. En quel pays du monde a-t-on jamais dicté, pour les mendiants les plus miséreux, une loi aussi humiliante que la loi Rowlat par laquelle on vous interdit d'aller par les rues en groupes de plus de trois personnes? Et cette loi vous fut imposée comme paiement de la générosité que vous avez eue d'envoyer vos soldats à la grande guerre dans les files anglaises.

Une seule aspiration et un effort commun, une seule idée et une union étroite de tous, et vous verrez l'orgueil britannique naufrager dans l'écume des mers.

Il n'est pas possible que trois cents millions d'hommes se laissent soumettre à l'appétit d'un envahisseur, et je vous affirme que si vous laissez de côté vos dissentiments internes et si vous formez, ne fût-ce que pour un instant, un bloc compact et décidé contre l'ennemi commun, le triomphe sera rapide et sûr.

Préparez-vous pour le moment qui approche et que l'ennemi même prépare avec vous sans le savoir, poussé par la fatalité. Je vois d'ici votre pays comme un immense théâtre sur lequel se prépare la

scène et les effets pour la grande tragédie qui va commencer.

Si l'Angleterre avait un rôle historique à jouer dans votre pays, elle l'a joué déjà. Qu'elle ne persiste donc pas et qu'elle sache se retirer dignement au lieu de s'obstiner à enfoncer ses griffes dans votre chair. Si l'Angleterre devait venir pour vous mettre en contact avec le monde occidental et vous apporter les lumières de l'Europe, qu'elle n'oublie pas que ces lumières donnent la liberté et non l'esclavage. Vous pouvez accepter l'Anglais, mais non l'envahisseur ; vous pouvez recevoir les lumières du dehors, mais sans trahir celles de chez vous. Et si vous voulez, aujourd'hui, vous élancer d'un vol décidé vers l'avenir, que l'Angleterre ne s'oppose pas à votre essor.

Si elle s'y oppose, cela prouve qu'elle n'est pas venue pour vous civiliser, mais pour vous exploiter. Et alors, écrasez-la, réduisez-la en morceaux avec les mêmes armes qu'elle vous a appris à fabriquer.

Pas de pitié ! Ou vous vivez votre vie de peuple libre et indépendant et vous prenez dans le monde le rang de nation qui vous revient, ou vous continuez votre

longue mort de parias et de captifs, et la Grande-Bretagne continue à se nourrir de votre sang.

L'Angleterre s'est placée en face de ce dilemme et elle ne paraît pas décidée à céder. Que ferez-vous donc? La réponse est bien facile. Vous défendrez vos droits jusqu'au dernier battement de votre cœur.

Vous ne pouvez accepter l'humiliation d'un peuple foulé aux pieds d'un autre, car si vous avez reçu l'Anglais avec les bras ouverts ce ne fut pas pour que l'Anglais vous clouât un poignard dans le cœur, mais pour apprendre la science et la culture européennes qui vous manquaient et que vous pensiez qu'ils vous apportaient. C'est ainsi que l'entendaient, entre autres, vos trois grands hommes de ces dernières années, Swami Vivekananda, Ramanohan Roy et Remade qui furent comme le pont qui devait vous unir au monde occidental et comme le tamis au travers duquel passerait tout ce qui pourrait vous servir et serait repoussé tout ce qui est inutile pour recommencer votre marche de grande nation dans l'histoire de l'humanité.

Mais personne n'ignore aujourd'hui

dans l'Inde que l'Anglais ne vint pas à vous comme un civilisateur, mais comme un marchand.

La civilisation n'a pas découlé de l'Anglais, elle s'est produite en marge de lui, elle a accompagné les efforts qu'il faisait pour exploiter les richesses et remplir sa bourse.

Sous chaque Anglais qui s'est présenté à vous comme magistrat, professeur ou soldat, vous avez pu deviner le commerçant doublé d'un agent de police.

Rabindranath Tagore vous a dit que c'est votre propre débilité qui est l'origine des outrages de l'Anglais, que votre débilité est cause de son insolence, de sa cupidité, de sa lâcheté et de sa cruauté envers vous.

Courage donc ! Le clairon de la justice a sonné.

PROCLAMATION AUX TURCS

A Mustapha Kemal.

Un grand peuple trouva en lui un bras pour prouver son énergie, et une gorge pour crier ses droits. Plus de cinquante millions d'âmes palpitaient dans sa poitrine.

Et, regardant la Turquie, Victor Haldan s'écria :

Vous vaincrez parce que vous avez la ferme volonté de vaincre.

C'est sur vos terres islamiques que s'est produit le grand désastre de la politique anglaise qui, depuis des siècles, tenait fixés sur Constantinople les regards de son ambition.

L'Angleterre et la Russie des Tsars se disputaient votre terre, comme si, par une loi secrète, elle devait appartenir à d'autres qu'à ses habitants séculaires, et c'est ainsi que vous apparaissez toujours dans l'histoire entre ces deux grandes ambitions, victimes de tous les plans de la rapine.

Mahomet est comme un nouveau Christ crucifié entre deux larrons.

Pendant de longues années ces deux ambitions se contrarièrent, et c'est grâce à cela que vous avez pu conserver la liberté. Mais vint le jour où la Russie nouvelle laissa tomber ses prétentions d'impérialisme, et alors l'Angleterre, sans con-

science, sans aucun droit, s'empara de la proie à laquelle, auparavant, elle interdisait de toucher. Et vous qui aviez pu échapper à la Russie, ennemi terrible mais franc, vous tombâtes entre les griffes de l'autre, du pire, de l'ennemi hypocrite et sournois.

Et c'est alors que commence l'histoire de toutes les injustices, de toutes les vexations souffertes par un peuple orgueilleux et conscient de ses droits.

En mars 1920 se produit l'ignominie : le coup de force anglais, la surprise brutale de l'envahisseur qui crée des raisons de pur caprice et provoque des faits sans consistance pour justifier une agression préméditée et traditionnelle dans les livres de sa politique.

Les Anglais envahissent votre Parlement et, en pleine session, s'emparent des grands représentants nationalistes. Tous ceux qui n'acceptent pas de bon gré la domination étrangère sont emprisonnés ou exilés à Malte.

Comme les Sinn Fein d'Irlande, les Fe-dâis de Turquie vont remplir les cachots.

Tout est délit, jusqu'à l'amour de la France, l'alliée d'hier, et sous la domination

insolente du poing britannique, ils croisent les rues de la vieille capitale, comme des ombres fantastiques, ou plutôt glissent silencieux et angoissés sans même oser lever les yeux.

Mais vos Fédais ont crié : « Plutôt la mort que cette intolérable agonie ! » et à votre cri, l'Asie entière se lèvera courroucée.

De Constantinople jusqu'à l'Inde, de l'Égypte jusqu'à la Chine, il n'y a qu'un désir ardent : la révolte, et un seul cri : mort à l'Anglais !

L'Angleterre oublia que c'est sur votre terre que s'élaborent les terribles revendications ; que vous êtes comme le nœud d'un monde immense qui va de la Corée jusqu'au Maroc en passant par la Sibérie, la Chine, le Turkestan, l'Inde, l'Afghanistan, la Perse, le Caucase, l'Anatolie, l'Égypte, la Tripolitaine et la Tunisie et que vous avez semé sur toutes ces terres la ferme volonté d'indépendance absolue, de nationalisme intégral et que vous avez su présenter l'opresseur comme l'ennemi intransigeant de toute liberté.

Dans le monde entier les propagandistes musulmans sont reçus à bras ouverts,

écoutés avec avidité, et à leur parole renaît une force sociale qui n'était pas éteinte mais dissimulée.

Aujourd'hui l'Asie ne craint plus la toute-puissante Angleterre. Elle la connaît, elle l'a regardée bien en face, elle a mesuré ses forces et elle a fait échouer sa politique audacieuse et despotique.

L'Angleterre reprend le rêve d'hégémonie mondiale de l'Allemagne contre laquelle elle a lutté et vaincu grâce à ses alliés; elle poursuit la réalisation des mêmes plans impérialistes après les avoir proclamés ignominieux et dignes du dégoût de tous les peuples civilisés.

Mais cette fois, pas plus que les autres, la perfide Angleterre n'est pas parvenue à tromper ces peuples, et voilà les représentants de millions d'hommes disposés à prouver, au risque de leur vie, qu'ils ne seront pas les victimes de cette nouvelle perfidie.

Courage et énergie, noble race islamique! L'indépendance absolue ou la lutte sans repos!

Suivez vos grands hommes. Suivez le panache de votre Moustapha Kemal qui va toujours par le chemin de l'honneur.

Ses troupes viennent de montrer ce que vaut la force d'un idéal conscient et organisé, et comment on écrase l'envahisseur et comment on éteint sur les mers le feu des ambitions démesurées.

D'Angora s'est levée la lumière et aussitôt est né l'élan, grâce auquel justice vous sera rendue. Smyrne a prouvé ce que peut votre force et votre volonté, et le monde entier a contemplé votre héroïsme avec stupeur et enthousiasme.

PROCLAMATION AUX ÉGYPTIENS

*A Zaghoul Pacha, exilé à Gibraltar pour avoir
aimé sa terre et proclamé ses droits devant le
monde.*

Et tourné vers l'Égypte, Victor Haldan s'écria :

Nous voici en présence d'un autre des cas les plus frappants de la terre des convoitises.

Il serait long d'énumérer toutes les agressions masquées que l'Égypte a souffertes de la part de l'Angleterre et plus long encore de chercher le moment où la politique britannique commence à dessiner ses plans pour envahir cette autre clef de l'Orient et s'en emparer.

Ce qui est certain, c'est que l'Angleterre avait déclaré au monde qu'elle ne voulait pas l'Égypte, même si on la lui offrait. Palmerston feignait le désintéressement pour que les autres fussent désintéressés et pour développer plus librement sa politique aux mille tentacules en tissant, entre temps, la subtile toile d'araignée qui devait emprisonner d'une manière imperceptible la vaste région que baignait le Nil.

L'Angleterre sait toujours produire l'incident favorable pour justifier ses

annexions intempestives. Ainsi, en juin 1881, elle s'empara de cette Égypte qui ne l'intéressait et ne l'avait jamais préoccupée au dire de ses orateurs.

Qui l'autorisait à faire une pareille agression ?

Elle déclara qu'elle venait seulement pour rétablir l'ordre et prêter son précieux appui au Sultan.

Le mensonge brutal ne produisit pas d'effets, et le peuple égyptien sait que les oreilles du Sultan ne pouvaient écouter volontiers le bruit des canons de Sir Beauchamp Seymour et que ses yeux ne pouvaient se complaire à voir couler un sang fraternel.

Vous autres, Égyptiens, vous savez que le motif était bien différent et qu'il suffit de regarder une carte pour le trouver. Cette piraterie n'avait pas d'autre motif que votre situation géographique. Depuis des siècles, le génie du Portugais Albuquerque avait indiqué la possibilité de rompre la terre et de faire communiquer la Méditerranée avec la mer Rouge.

Une fois ouvert le canal de Suez, par le grand ingénieur français Ferdinand de Lesseps, l'Égypte prenait une position en-

core plus privilégiée devant l'Asie, les îles océaniques et devant les côtes levantines de l'Afrique.

C'était un motif suffisant pour que l'Angleterre se décidât à la rapine. Ajoutez à cela que votre terre est riche et vos industries faciles.

L'agression fut d'abord lente et prit l'aspect d'un simple protectorat amical ; c'est ce que proclama lord Milner en 1893.

Mais le 5 décembre 1914, le lion se sentant fort et sûr laissa tomber le masque et rugit en plantant ses griffes dans la proie : « Vous êtes mes esclaves ».

Et depuis, Égyptiens, vous n'avez plus aucun des droits de l'homme. Vous êtes des esclaves.

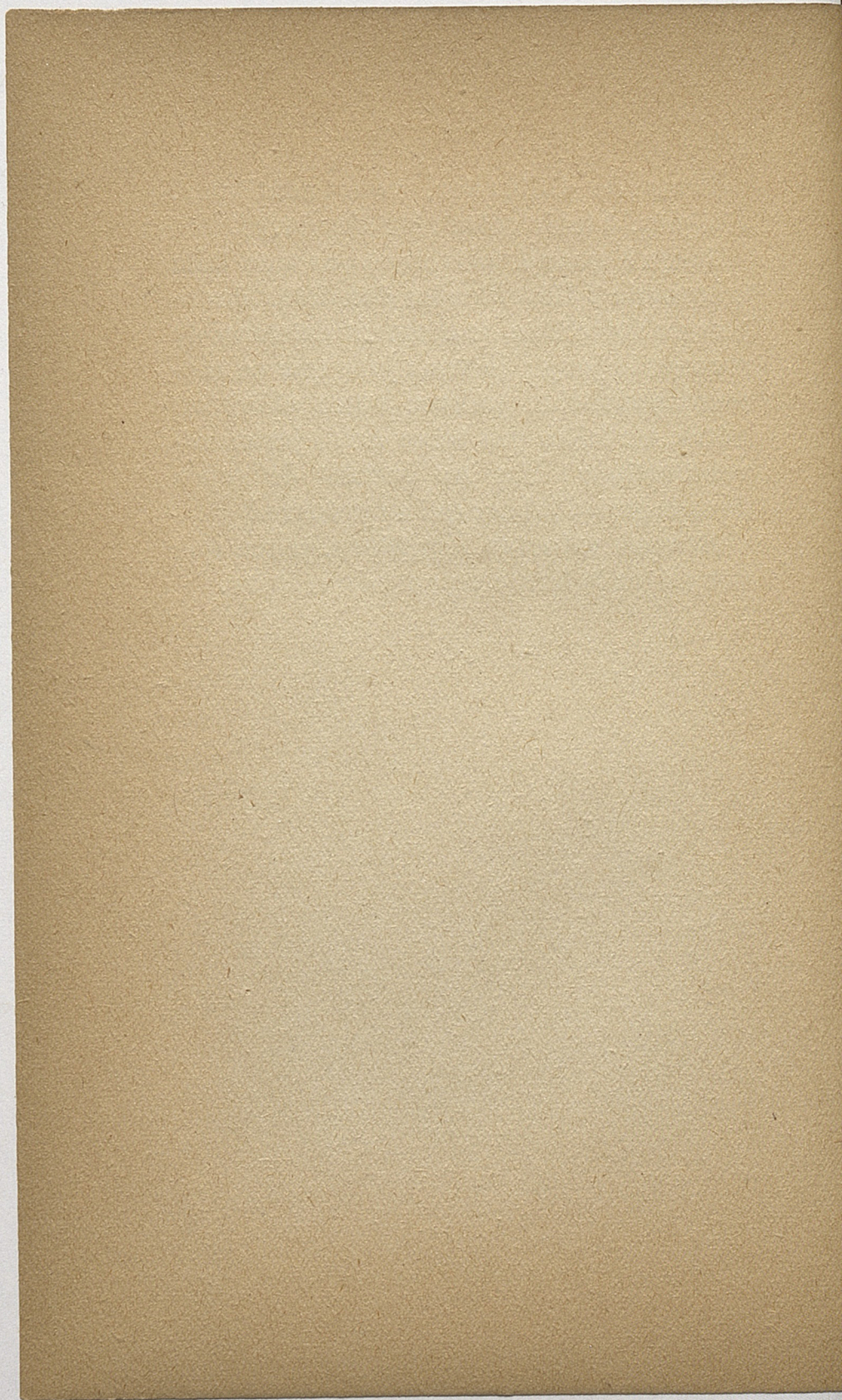
Vous êtes l'indigène méprisable qui hurle sous le fouet du maître. Vous êtes l'effendi ignorant auquel on ferme les portes de l'administration de votre propre pays, portes qui s'ouvrent à d'autres, à des Anglais non moins ignorants que vous.

Et malheur à qui proteste ! Témoin votre grand Zagoul pacha, l'âme des dernières révoltes, payant dans l'exil la fervente croisade de vos droits. Et pendant qu'il se consume lentement dans les

prisons de Gibraltar, vous continuez, résignés, à tenir votre rôle d'esclaves.

Jusqu'à quand tolérerez-vous une telle ignominie ? Réveillez les dernières énergies de votre âme, le moment est venu de secouer le joug ; je vous jure que ce moment approche, unissez votre effort au nôtre, ne faites pas trêve à vos justes revendications ! Pas un instant de repos dans le grand labeur qui se prépare !

Et vous vaincrez, Égyptiens, parce que vous avez la ferme volonté de vaincre.



AUX SUD-AFRICAINS

Au vieux Président Krüger, le patriarche noble et triste qui promena à travers l'Europe indignée la douleur de son peuple.

Se tournant vers l'Afrique du Sud, Victor Haldan s'écria :

Voici le grand crime manifeste. Le crime sans excuse parce que commis en une époque où les hommes sont moins naïfs et ont l'esprit d'analyse plus développé, commis en une époque où le télégraphe et les communications plus rapides enseignent la vérité et empêchent la propagation du mensonge, ce crime ne peut se justifier et il passera à l'Histoire comme une tache de son siècle.

Parcourons rapidement les pages de cette époque.

Un peuple de bergers vivait dans l'Afrique australe, entre deux fleuves, le Limpopo au nord et à l'ouest, le Vaal au sud et les monts Drakenberg à l'est. Descendants en majorité de Hollandais, les Boërsformaient un petit Etat indépendant : la république du Transvaal. Sans justification d'aucune sorte, un jour, le 12 avril 1877, sir Dartle Frere, gouverneur

de la Colonie du Cap, les déclara annexés à sa colonie.

Le petit peuple proteste pendant trois ans contre une telle iniquité. Le Gouvernement anglais fait le sourd jusqu'à ce que les Boërs, fatigués de réclamer inutilement, décident de reconquérir leur liberté par les armes. Et voilà ce petit peuple de 280.000 blancs, dressé contre l'immense empire anglais.

La lutte commence le dernier mois de l'an 1880 : les Boërs, sous les ordres du général Joubert, d'origine française, les Anglais commandés par le général Sir Pomeroy Colley.

Cette guerre devait durer dix mois et les Anglais ne gagnèrent pas une seule bataille. Quel admirable exemple donna au monde cette poignée de héros et quelle terrible leçon pour l'orgueil britannique !

Les Anglais furent battus à Polchevtroom, à Derby et près de Laing Nek. Les Anglais reculent, se refont, reçoivent des renforts de toutes parts et reviennent à la charge en nombre très supérieur à celui des Boërs ; ceux-ci attendent avec sérénité le moment du choc et, le 27 février 1881, se livre la grande bataille. Les

Anglais en complète déroute, décimés par le feu de l'artillerie boër, fuient à la débânde, à travers monts et forêts.

Le Gouvernement anglais, rouge de colère et de honte, fut obligé de reconnaître l'indépendance de ce petit peuple de Spartiates.

Il y eut ensuite une période de calme jusqu'à la découverte, en 1894, de mines d'or très riches au Transvaal.

Pauvre peuple ! Pourquoi avez-vous découvert des trésors dans votre sol !

Pourquoi avez-vous attiré de nouveau la cupidité anglaise ? La République du Transvaal contient des richesses incalculables ! Ignorez-vous, ô Boërs qu'il ne peut avoir au monde de richesse qui n'appartienne point à l'Angleterre ?

Aussi se hâte-t-elle de préparer la nouvelle iniquité et d'élaborer le prétexte pour l'agression.

Attirés par l'or, des émigrants de tous les pays du monde accourent dans ces régions. Et, naturellement, ce sont les Anglais, aventuriers sans scrupules, qui cherchent la discorde et veulent exiger que le Transvaal leur accorde immédiatement tous les droits des citoyens.

Le Gouvernement repousse ces exigences, et alors se produit l'agression et commence la seconde guerre du Transvaal, qui n'a pas d'autre cause, au fond, que le soutien des intérêts de Cecil Rhodes.

Entre les droits de tout un peuple et l'ambition d'un citoyen anglais, la Grande-Bretagne ne peut hésiter : elle donnera son appui au citoyen anglais.

Ce citoyen organise une armée et la fait envahir le Transvaal, sous le commandement d'un homme médiocre, altier et cruel, nommé Jameson.

Les Boërs viennent à sa rencontre près de Krügersdorf, le 1^{er} janvier 1896, la mettent complètement en déroute et font prisonnier ce Jameson.

L'Europe entière proteste contre cette invasion inique. Le Président Krüger attend patiemment, décidé à vendre très cher sa liberté; mais voulant éviter à son peuple les atrocités d'une guerre, qu'il voit approcher fatalement, il essaie d'aplanir toutes les difficultés que l'Angleterre lui suscite à chaque pas.

En vain Krüger fait des vœux d'amitié envers l'Angleterre, en vain il redouble de

courtoisie et se porte garant des bonnes intentions de son peuple. L'Angleterre se sent humiliée et prépare dans l'ombre une nouvelle et formidable armée; elle pousse les colons britanniques à exiger de nouveau les droits des citoyens.

Voyant qu'il n'y a pas moyen de contenter l'ennemi, Krüger se décide à demander une entrevue au haut commissaire britannique du Cap, Sir Alfred Milner, pour s'expliquer avec lui. L'entrevue ne peut aboutir à aucun résultat, le président boër voit clairement que le commissaire britannique ne veut pas éviter la guerre. Sourd à tout accord, l'esprit vulgaire et inconscient de Milner n'entend pas raison.

A toutes les concessions que fait Krüger, l'Angleterre présente de nouvelles exigences. Le pauvre Krüger avait oublié que ses terres contiennent de l'or et qu'il serait impossible de s'entendre tant que l'Angleterre n'aurait pas accaparé ces richesses.

Toutes négociations étant devenues impossibles, la guerre éclata de nouveau, le 10 octobre 1899. L'État libre d'Orange, jumeau du Transvaal, accepte noblement le sort de son frère et, s'unissant à lui,

déclare la guerre à la Grande-Bretagne. Le président de l'Orange, Steyn, mobilise et lance à son peuple une proclamation dans laquelle il dit : « Burghers de l'État libre, levez-vous comme un seul homme contre l'opresseur et le violateur du droit ! »

Alors Chamberlain déclare aux Chambres anglaises que l'Angleterre se voit contrainte à la guerre, mais que cette guerre ne sera qu'une promenade militaire.

Rarement un homme d'État n'a donné une preuve plus claire de son incompetence et rarement l'imbécilité dédaigneuse d'un politicien n'a reçu de plus dure leçon.

La promenade militaire coûta à l'Angleterre 80.000 hommes et trois milliards de dépenses. La guerre dura six mois, les Anglais souffrirent les déroutes les plus honteuses qu'enregistre l'Histoire (exception faite de la guerre du Paraguay triomphant toujours contre l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay, et qui est une guerre que l'on peut comparer à celle-là).

Vaincus dans presque toutes les batailles, les Anglais, dix fois supérieurs en nombre et mieux équipés, ne savent pas faire autre chose que changer de généraux. Ils sont

d'abord commandés par White et Symons qui ne connaissent pas d'autres chemins que ceux du désastre et de la fuite. Vainqueurs à Glencoë, à Elan Aslaagtte, à Kimberley, et en d'autres combats nombreux qu'il serait trop long d'énumérer, les héroïques Boërs, conduits par Joubert et le général Cronje, sèment une panique indescriptible dans les rangs ennemis.

Ensuite, les Anglais décident de réunir 80.000 hommes sous les ordres du général Buller, grand espoir de la milice britannique; le pauvre Buller est battu dans toutes ses rencontres avec l'ennemi : à Colensa, à Spion-Kopje, et à Vaals Krauts. Le nombre de prisonniers que font les Boërs dépasse celui de leurs propres soldats. Alors Buller, cet homme chéri de la défaite, se retire couvert de ridicule.

L'Angleterre, excitée jusqu'au paroxysme, élève son armée à 200.000 hommes en plus de ceux qui combattaient déjà, c'est-à-dire que cette armée est supérieure à la totalité du peuple boër, y compris les femmes, les enfants et les vieillards. Et cela seul constitue déjà un triomphe énorme pour les vaillants Sud-Africains et une honte pour l'Angleterre.

La nouvelle armée anglaise sera commandée par Lord Kitchener, et par le maréchal Lord Roberts.

Dans ce laps de temps, le général Joubert meurt et est remplacé par le général Botha, qui met les Anglais en déroute à Thabauda, leur fait 4.000 prisonniers et leur prend sept canons. A Rudesburg, cinq compagnies anglaises se rendent. Ces nouveaux triomphes arrachent au monde entier une clameur d'admiration. L'Europe applaudit aux prouesses de cette poignée de héros. Dans la vallée de Modder, le général Cronje avec 3.000 hommes, sans un seul canon, se défend pendant neuf jours contre 45.000 Anglais armés d'une formidable artillerie, sous le commandement du célèbre Lord Roberts et ne se rend que lorsqu'il ne lui reste plus que 800 hommes et qu'il n'a plus ni vivres ni munitions.

L'Europe enthousiasmée chante l'épopée des Boërs, et, de toutes parts, s'élève un cri d'indignation contre la mesquine obstination de l'Angleterre.

Les Boërs se battent comme des fauves, mais ils ne peuvent se refaire de leurs pertes, ils ne peuvent se procurer de

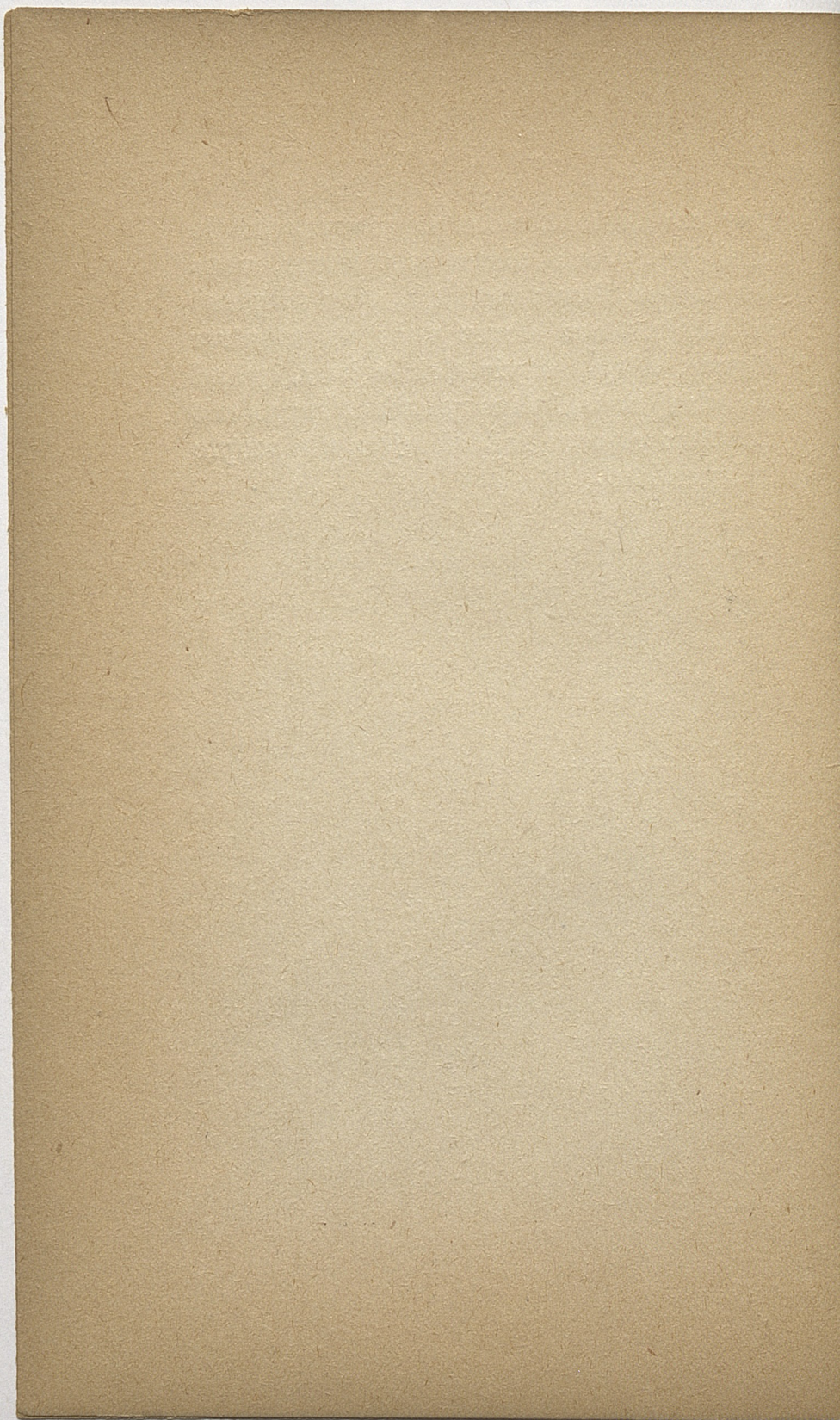
l'argent pour les frais de la guerre ; aussi chacun de leurs triomphes signifie un pas vers la perte finale.

L'immense armée anglaise commence à envahir lentement le Transvaal ; les Boërs ne peuvent plus combattre qu'en guerilleros et dans cette lutte se distinguera le fameux général Dewett. Nul mieux que lui ne sait tromper l'ennemi, se trouver toujours là où l'on ne l'attend pas ; cet homme défendant sa terre était comme un chevalier fantôme, comme un démon infatigable, il devint un véritable cauchemar pour l'Anglais.

Alors lord Roberts, le 1^{er} septembre 1900, proclame l'annexion du Transvaal, pour pouvoir imposer à tout le pays la loi martiale et traiter les défenseurs de la patrie comme de simples criminels. Dès ce jour, commence la longue liste des fusilllements, et l'on éprouve une véritable répugnance à raconter toutes les iniquités dont fut victime l'héroïque poignée d'hommes et surtout les femmes et les enfants.

Telle est l'histoire succincte du grand crime. Vous aussi, Boërs et Sud-Africains, vous avez mesuré la valeur anglaise, et,

par conséquent, vous ne pouvez pas la craindre. Vous aimez vos terres, vous les voulez libres; vous qui avez un passé si noble, vous devez vous en montrer dignes, et quand viendra le jour, quand viendra l'heure, vous prendrez rang dans nos files et vous redeviendrez un peuple indépendant.



**PAROLES AU CANADA
ET A L'AUSTRALIE**

L'Australie et le Canada, deux pays immenses, non seulement par l'extension de leur territoire, mais aussi par leurs ressources naturelles, sont une mine inépuisable de richesses.

Les habitants de ces pays vivent en une illusion d'indépendance, mais le monde entier ne les considère que comme des colonies anglaises.

Dans l'un et dans l'autre, il y a aujourd'hui un puissant parti séparatiste qui veut la liberté complète et non le mensonge de liberté avec lequel l'Angleterre pense tromper leurs désirs et détruire toute aspiration à l'indépendance.

Ce parti augmente de jour en jour ; les hommes les plus intelligents de l'Australie et du Canada y adhèrent. Chaque vexation anglaise ne fait que le renforcer et l'organiser plus solidement.

Au Canada, jamais les séparatistes ne se sentirent autant unis que lorsque l'Angleterre voulut interdire la langue française à la moitié de ses habitants, qui sont

d'origine française et qui veulent garder intègres leurs traditions, leur langue et leur religion.

Partout on remarque un malaise et une effervescence anti-britannique; le mécontentement contre l'impérialisme, qui les maintient garrottés, augmente rapidement et envahit toutes les classes sociales.

Bien proche est le jour où ces chaînes se briseront. Le plan qui se prépare est déjà constitué dans ses lignes générales (1).

.
.
.
.

Il y a une chose qui, plus que tout autre, détruit les forces d'un peuple, et c'est sa propre ambition, le désir de posséder seul la terre entière; ce désir engendre les grands homicides; il voudrait faire de tous les hommes les esclaves d'autres hommes, qui, à leur tour, sont les esclaves de leur ambition et de leur avarice.

La liberté est forgée de quelque chose

(1) Le Comité directeur de l'Assemblée de Constantinople juge convenable de supprimer quelques paragraphes à ce sujet.

de plus dur et de plus résistant que tous les canons, et, plus on la comprime, plus loin ira son projectile, plus graves seront les conséquences de son éclatement.

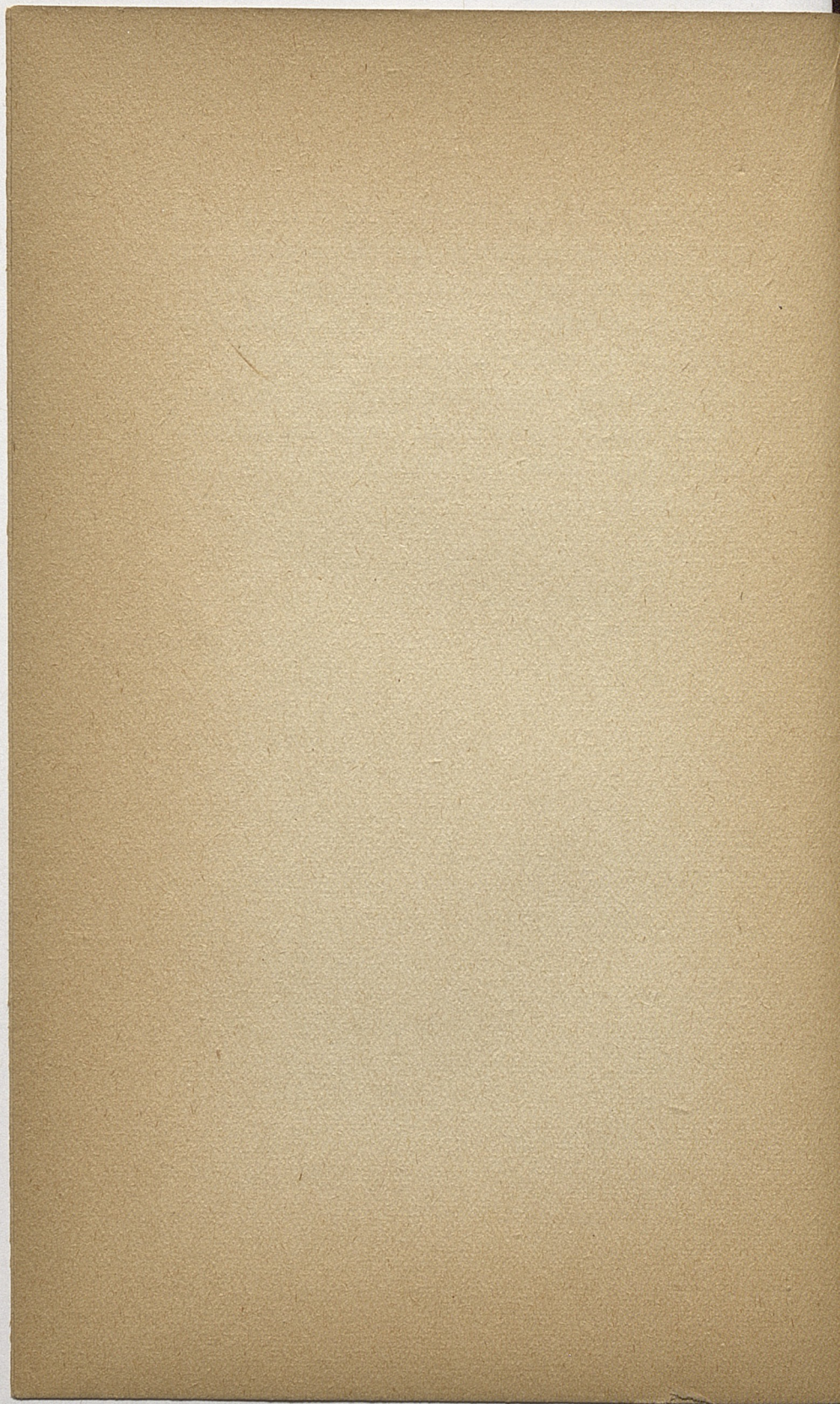
Tous les peuples doivent être solidaires les uns des autres, parce que chacun a besoin de tous. Le jour où les hommes comprendront cela, les peuples ne tolèreront plus des gouvernants ambitieux, car ils sauront que l'ambition est une arme à double tranchant qui, tôt ou tard, se retourne contre celui qui la manie.

A vous autres, Canadiens et Australiens, on a imposé un interchange unique et désavantageux ; vos richesses ne servent guère qu'à la métropole. Vous n'en tirez vous-même que peu de profit.

Aujourd'hui, reprenant conscience, vous savez très bien qu'entre les peuples la vie n'est qu'un interchange continuuel comme entre les individus et que, pour qu'il soit juste, il faut qu'il soit libre.

La justice et le droit sont dictés par la raison et ne peuvent être imposés par la force ; la raison s'impose seule, elle s'impose par la quantité de vérité qu'elle porte en elle et on ne peut pas plus la discuter qu'on ne discute la lumière du jour.

Et ce n'est que lorsque la raison sera au-dessus de toutes les passions humaines qu'il y aura la paix entre les peuples, que la guerre aura disparu et que nous ne verrons plus le spectacle mesquin et absurde des hommes cherchant les frontières entre les herbes, avec un microscope, pour aller assassiner les habitants d'un autre pays.



**L'ANGLETERRE
ENNEMIE HÉRÉDITAIRE**

Si vous parlez politique et histoire à un Espagnol, il vous dira : Mais l'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

Si vous parlez à un Russe, il vous dira : Mais l'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

Si vous parlez à un Américain, il vous dira : L'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

Si vous parlez à un Turc ou à un Africain ils vous diront : L'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

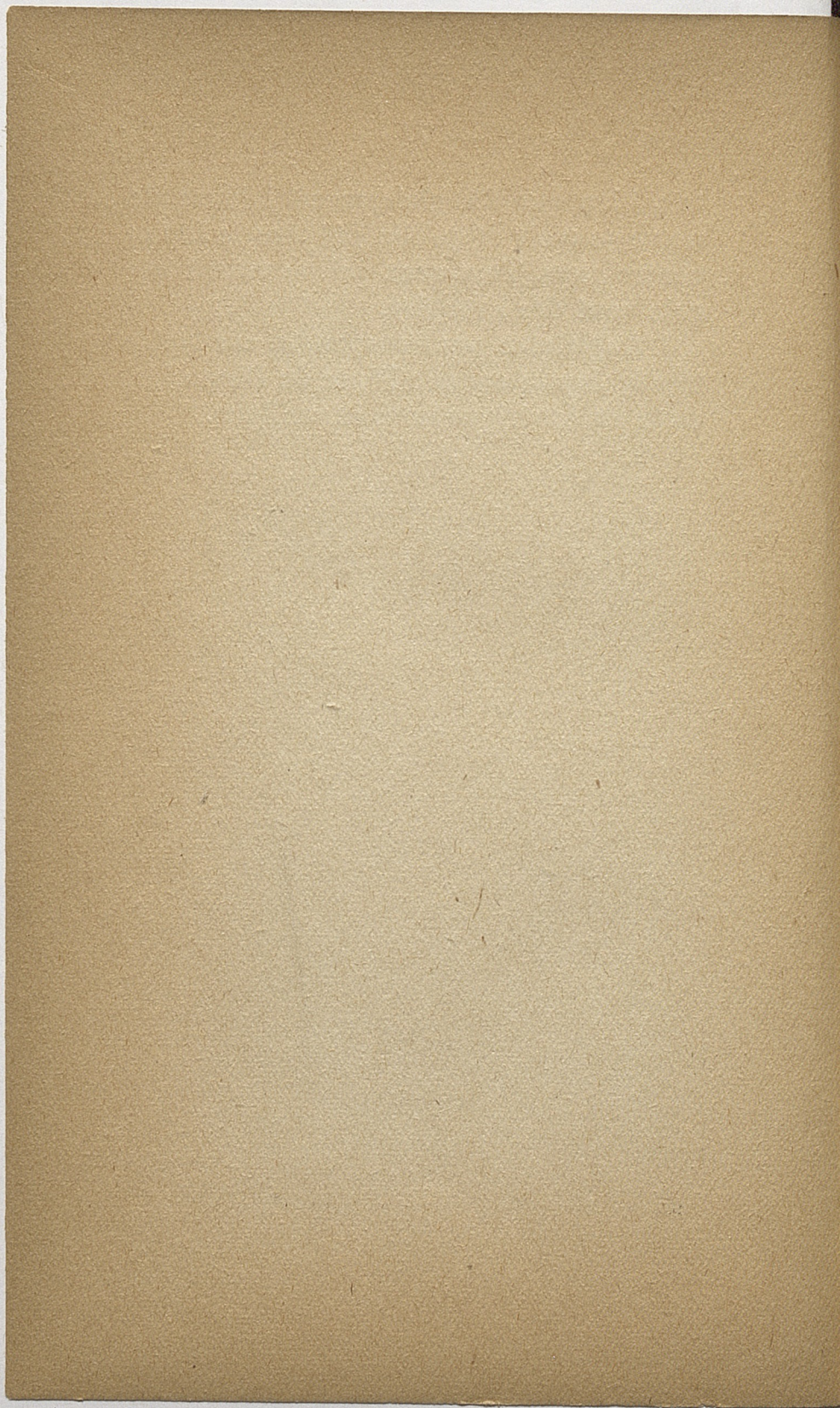
Si vous parlez à un Portugais ou à un Hollandais, ils vous diront : L'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

Et si vous parlez à un Français qui connaît bien son histoire il sera forcé d'avouer l'Angleterre est notre ennemie héréditaire.

Vous voyez bien disait Victor Haldan : L'Angleterre est l'ennemie héréditaire de l'humanité, et tout récemment un homme politique américain me disait : Nous savons

très bien que l'Angleterre est jalouse de notre pouvoir et qu'elle prépare le Japon contre nous. Tous ceux qui ne voient pas cela sont des aveugles.

L'Angleterre veut suspendre sur notre tête le Japon comme l'épée de Damoclès, mais en Amérique nous surveillons.



UN JOUR...

*A Eamon de Valera. Le martyr infatigable. Celui
qui n'acceptera jamais les comédies de Liberté.*

Victor Haldan déroula devant l'assemblée qui applaudissait frénétiquement un journal qui annonçait avec de gros caractères :

SOULÈVEMENT GÉNÉRAL DE TOUTES LES
COLONIES ANGLAISES.

LA PANIQUE A LONDRES.

L'EFFONDREMENT DE L'EMPIRE BRITAN-
NIQUE.

J'ai vu que ce journal portait une date, mais je ne me rappelle pas si c'était 1929 ou 1931.

Je me rappelle seulement que Victor Haldan s'écria :

C'est ainsi qu'un jour prochain seront imprimés tous les journaux du monde.

DISCOURS A L'ANGLETERRE

A William Hearst. Le grand publiciste américain.

Britannia, ton heure approche.

Tu as dominé le monde durant deux siècles; maintenant le monde va te dominer et, devant le Tribunal de l'Histoire, tu dois rendre compte de tes actes.

Et les hommes verront que toute la clef de ton énigme consiste à crier haut et à agir bas, car jamais une nation n'a proclamé mieux la démocratie et n'a été moins démocrate, aucune n'a plus attaqué la tyrannie et n'a été plus tyrannique, aucune n'a plus parlé de fidélité et n'a été moins fidèle, aucune n'a été plus généreuse en paroles ni plus avare en action, aucune n'a mieux soutenu la liberté, et fait, en même temps, plus d'esclaves. Elle a crié prudence quand elle était audacieuse, et audace, quand elle était prudente.

Tu as dominé le monde avec ta force, avec ton or et ton astuce; jamais avec ta science, ni avec ton art, rarement avec ton sang. Combien de fois le sang versé pour t'enrichir ou pour te sauver n'a-t-il pas été le sang de ton ami! Combien de fois n'a-t-il pas été le sang de ton propre esclave!

Toi, Britannia, au nom de ta civilisation, tu as porté l'esclavage partout !

Jamais tu n'as été cordiale, ni bénigne ; tu as voulu avoir des fils aimants et loyaux, et tu as été pour eux une marâtre au lieu d'une mère !

Quel est le peuple de la terre qui ait été ton ami et auquel tu n'aies point fait d'offense ?

Tu as crié au monde qu'il y aurait péril à voir la Méditerranée convertie en lac français et tu en as fait un lac anglais.

Tu as protesté avec indignation contre l'Espagne qui avait établi à Cuba le régime des *concentrados*, et tu en établis de pareils, et même de pires, peu d'années après au Transvaal ; avec cette différence que l'Espagne les avait établis en une province qui lui appartenait et toi dans un pays qui ne t'avait jamais appartenu (1).

(1) Les États-Unis, qui protestèrent avec la même indignation contre les camps de concentration de Cuba, viennent d'implanter ce régime de la manière la plus odieuse dans l'île de Saint-Domingue, République indépendante qu'ils veulent accaparer. « Prenez garde, Peuple américain, de ne pas créer des haines et de ne pas tisser la corde avec laquelle vous serez pendu ! »

Jetez un coup d'œil sur la carte du monde ; la moitié de la terre appartient à l'Angleterre. Des îles, des continents, des détroits, partout l'Anglais a tissé sa toile et, au milieu de cette toile, Britannia, comme une immense araignée, suce le sang de ses prisonniers jusqu'au jour où la même toile l'enveloppera et l'immobilisera comme un suaire.

Alors, l'île orgueilleuse disparaîtra et l'on entendra dans le monde un grand hymne de délivrance.

Ce jour approche, il est plus près qu'on ne peut se l'imaginer.

FINIS BRITANNIÆ est déjà écrit sur une page de notre siècle.

Et si l'Anglais avait un atome de clairvoyance, si l'Anglais n'avait pas tant d'avarice dans les yeux, il verrait gravé sur le flanc de son île le *Mané, Thecel, Pharès* de Babylone.

CONCLUSION

Une grande nation colonisatrice devrait être capable de donner la liberté aux peuples qu'elle a civilisés, quand ces peuples la demandent.

Il est indéniable que les discours de Victor Haldan pèchent parfois par manque de sérénité, par un enthousiasme belliqueux excessif, mais il ne pouvait en être autrement. Il faut penser qu'il a voulu que chacun d'eux fût comme la mèche qui allumerait le grand incendie de la révolte universelle contre la domination anglaise.

Il est hors de doute que cette révolution se produira, que ce soit en 1929, comme le prétend Victor Haldan, ou en 1932, comme l'annoncent d'autres prophètes ; mais la date importe peu sinon pour ceux qui prophétisent et donnent la preuve qu'ils ont un bon flair. Le certain, l'important est que la délivrance du joug anglais est une question d'un nombre plus ou moins grand de jours, mais que l'événement est une chose fatale.

On peut affirmer, sans crainte d'erreur, que le xx^e siècle est le tombeau de l'Angleterre.

La domination anglaise doit périr :

1^o Parce que la loi historique l'exige ;

elle nous montre comment tomba l'empire perse et comment tomba l'empire d'Alexandre. Puis l'empire romain et ensuite l'empire espagnol. C'est la loi fatale de tous les pays dominateurs. Ils occupent une plus grande quantité de terres, mais ils durent moins dans l'Histoire; ils sont grands dans l'espace et de courte durée dans le temps.

C'est pourquoi la France a vécu de nombreux siècles, tenant une belle place dans l'Histoire humaine parce que la France n'a jamais été impérialiste et que, exception faite de la courte période de Napoléon I^{er} qui fut, dans sa vie, comme un cauchemar, jamais ses rêves de conquête n'ont été démesurés et n'ont acquis les proportions de l'ambition romaine, espagnole ou anglaise.

Mais dans le fond de ces trois impérialismes, il y a un mobile et une origine différents. Le Romain allait à la conquête pour dominer et pour civiliser, l'Espagnol sous une impulsion religieuse et par une nécessité biologique d'aventure, l'Anglais uniquement par cupidité de l'or et par vanité.

Et aujourd'hui, quand on accuse la

France d'impérialisme, on commet une grave injustice. Une nation qui se défend n'est pas une nation impérialiste.

Mais c'est bien triste à voir que l'*homo sapiens* qui se croyait si loin de l'*homo silvaticus* soit encore forcé de se défendre.

Je suis sûr que si, demain, en un moment de sagesse inespéré, tous les peuples étaient d'accord pour supprimer les armées, complètement et sérieusement, sans la moindre arrière-pensée, en aucun pays du monde on ne verrait les hommes retourner à leurs foyers avec une plus grande joie peinte sur leurs visages. Comme on chanterait, comme on danserait jusque dans les coins les plus reculés de France ! Tout le monde s'embrasserait par les rues et par les chemins. Les hommes se regarderaient, souriants et joyeux comme des nouveau-nés.

La domination exercée par la France sur le monde a été une domination pacifique, sympathique et bienfaisante. Elle a été la domination par la pensée, par la science, par l'art ; domination qui s'est imposée sans besoin de recourir à l'épée ni au canon.

2^o L'empire anglais doit périr parce

que les peuples que, jusqu'à maintenant, elle a pu maintenir sous le joug, profitant que ces peuples étaient jeunes et inexpérimentés et grâce aux mille astuces employées, ne sont plus jeunes et inexpérimentés, ne connaissent que trop les astuces et les manigances de l'Angleterre pour les maintenir dans la soumission et qu'aujourd'hui ces colonies ont acquis une conscience et connaissent leur droit à la liberté.

Cette conscience de liberté a déjà parcouru dans l'esprit de ces peuples un chemin qu'on ne peut rebrousser.

3° Il faut compter sur ce foyer d'idées nouvelles qu'est la Russie, idées qui grandissent et se propagent avec une incroyable rapidité dans presque tous les pays et qui attaquent les bases mêmes de la puissance anglaise et de tout impérialisme.

4° Parce que la situation financière anglaise est, quoique les Anglais la cachent, bien pire qu'on ne le pense et qu'elle ne pourra se maintenir sans des charges que les colonies ne sont pas disposées à supporter.

5° La moitié des colonies n'a aucune

sympathie pour la métropole qui n'a pas su les unir à elle par les seuls liens qui ne se brisent jamais ; il y a, dans toutes ces colonies, une indifférence générale à l'égard de l'Angleterre, indifférence qui croît de jour en jour ; et l'autre moitié nourrit une véritable haine contre tout ce qui est anglais, haine qui augmente et s'accumule, et qui, quand viendra son heure d'éclater, fera sauter en morceaux l'empire britannique.

Il me reste à exprimer le souhait que l'effondrement de Britannia serve d'exemple et de leçon à tous les autres peuples qui commencent à montrer des velléités d'impérialisme.

Que les États-Unis et l'Allemagne se hâtent d'étouffer dans leur cœur l'esprit de cupidité qui se lève et tout rêve d'hégémonie universelle. Qu'ils se contentent de leurs terres, de développer leurs industries, et s'ils veulent conquérir d'autres peuples, qu'ils fassent cette conquête par leurs livres et leurs œuvres, par leurs savants et leurs artistes.

L'Allemagne a eu de grands philosophes et de grands savants. Qu'elle conquière le monde par eux ! Qu'elle brise l'épée et

le canon et retourne à ses laboratoires et à ses chaires.

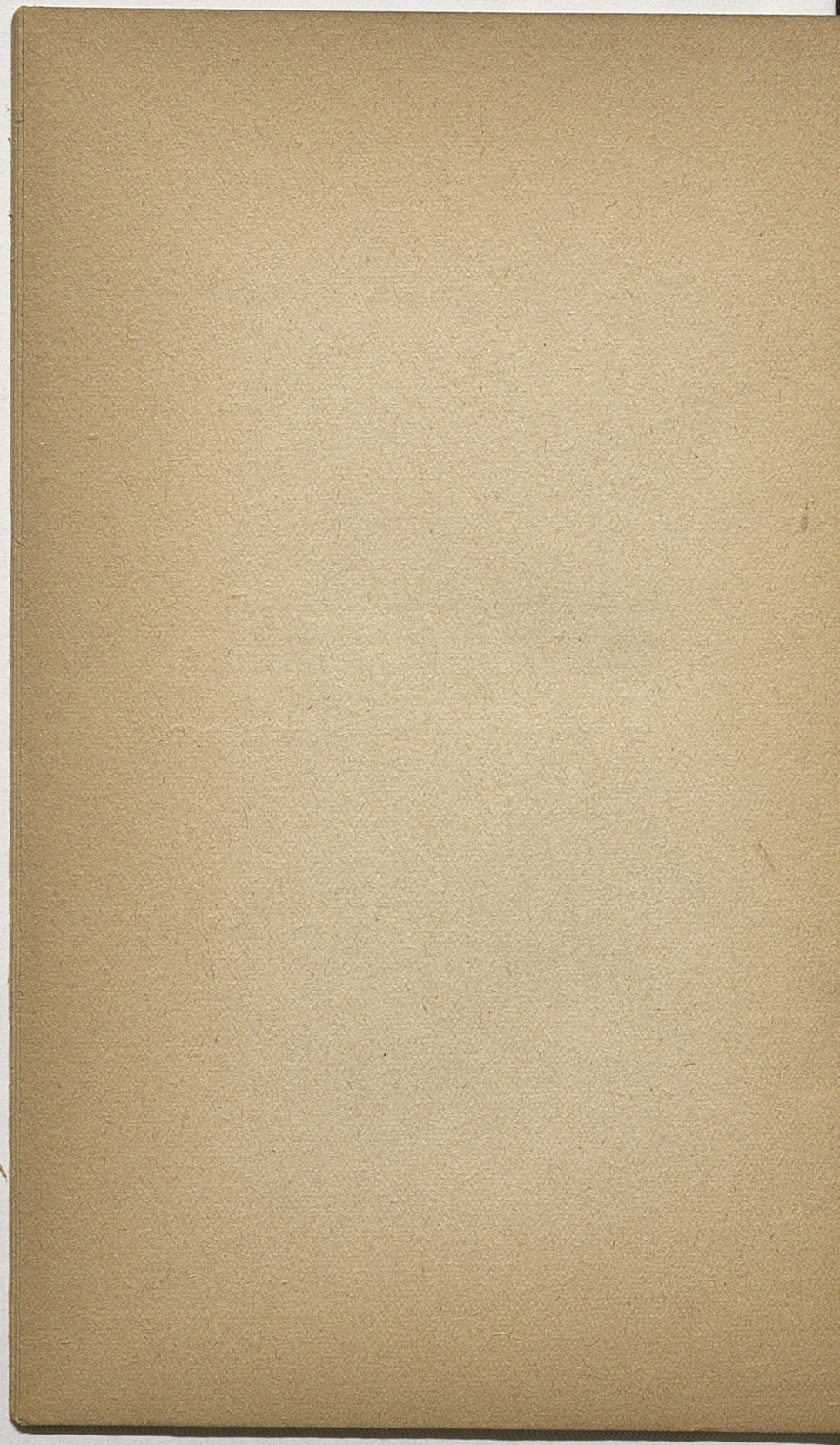
Enfin, d'ici je crie aux États-Unis :
« Prenez-garde à vos voisins, car c'est chez eux qu'est votre grand péril ! Vous avez pour voisins des peuples riches, des terres pleines de trésors incalculables : le Mexique, Cuba et les îles qui l'entourent, l'Amérique Centrale, etc. Laissez ces peuples en paix, prenez garde à l'ambition, car le jour où vous aurez mis le pied sur une de ces terres, vous aurez créé une haine et signé votre sentence de mort.

» Celui qui blesse avec le fer est tué par le fer ! »

Ce livre devait paraître en janvier 1922, mais, pour des raisons spéciales, il n'a pu être imprimé que maintenant.

L. E.

UN SOIR EN PASSANT PRÈS D'ICI,
QUELQU'UN SE RAPPROCHA DE
CES PAGES ET IL VIT QUE L'AUTEUR
DÉPASSAIT DE TOUTE SA TÊTE
LE LIVRE QU'IL AVAIT ÉCRIT.



PARIS

IMPRIMERIE DE VAUGIRARD, H.-L. MOTTI, DIRECTEUR
8 à 15, Impasse Ronsin, 8 à 15.